

mauvais dans l'agonie que dans l'organisation de mes bagages.

N'est-ce pas un des buts de la vertu ? Apprendre à mourir. Non pas se résoudre à mourir : à cet égard je ne suis pas exempt de curiosité, voire d'impatience de savoir ce qu'il y a derrière cette porte-là.

13

HUMILITÉ

IMITEZ JÉSUS ET SOCRATE.

Instructions de Frédéric Révérend

Voilà de forts modèles. Des personnages récalcitrants à l'oubli. De nombreux liens unissent ces deux individus. L'un et l'autre enseignaient en marchant : Jésus sur les sentiers de Palestine, Socrate sous les portiques d'Athènes. Ils n'écrivirent rien, mais virent leurs paroles recueillies par leurs disciples. Comme le cerf-volant de Benjamin Franklin, ils semblent survoler le monde, mais demeurent ancrés au sol. Aristophane fait dire à Socrate dans les *Nuées* : *La terre attire le feu de la pensée. C'est tout à fait comme le cresson.* Le cresson est une humble plante qui ne s'élève pas, mais rampe, se tapit dans les cours d'eau. Elle possède l'amertume des liquides que burent Socrate et Jésus. Remarquez que ni Jésus ni Socrate n'étaient faciles à vivre. Ils acceptaient de diffuser aussi de l'amertume dans leur enseignement. Une amertume qui soigne.

En vous plaçant derrière Socrate et Jésus, Benjamin Franklin ne vous place pas dans une situation confortable. Ils vous feront tourner autour des questions. Travailler par paradoxe. Avec ces deux-là, vous entrez dans des lieux indécidables.

Cette semaine donc, vous ne ferez pas confiance aux idées qui vous viendront assis. Vous écrirez en

marchant.

Vous mangerez du cresson en méditant le chapitre XIV de l'Évangile de Marc :

Ils allèrent dans un domaine appelé Gethsémani. Asseyez-vous ici, dit-il à ses disciples, pendant que je prierai. Il emmena avec lui Pierre, Jacques et Jean. L'effroi et la détresse le gagnaient. Il leur dit : Mon âme est triste à en mourir. Restez ici. Restez éveillés. S'éloignant un peu, il tomba à terre. Il pria pour que, si c'était possible, l'heure passe loin de lui.

- Abba, Père, tu peux tout, écarte de moi cette coupe. Non pas ce que je veux. Ce que tu veux, toi.

Enfin, la dernière journée de votre exercice vous resterez vêtu d'un simple drap en hommage à un jeune homme dont il est question dans ce même passage des Évangiles : *Un jeune homme suivait Jésus, nu, enveloppé dans un drap. Au jardin de Gethsémani, les soldats se saisirent de lui, mais il abandonna le drap et s'enfuit, nu.*

Assez parlé de Socrate et de Jésus. Faites vos expériences à présent.

dimanche 30 juillet 2006

La maison de Viserny s'est couverte de poussière depuis mon dernier séjour, il y a à peine plus d'un mois. J'observe la dégradation des choses et la trace que laisse l'absence de Corine. C'est elle qui s'occupait du ménage dans la maison et de l'entretien du jardin. Moi, je m'occupais de la

cuisine. En me promenant dans la maison obscurcie je sens les caresses furtives des toiles tissées par les araignées dans les couloirs et dans les pièces pendant mon absence.

Donc, en prenant mon petit-déjeuner sur la terrasse, je décide de commencer par faire le ménage. Humble tâche. Un travail qui m'oblige à considérer le travail du temps, l'envahissement des espaces par les araignées.

Au pied des fenêtres, des insectes morts : mouches, guêpes, papillons de nuit qui, enfermés dans la maison, se sont pressés vers la lumière pour s'assommer contre les vitres et mourir sur le parquet le long de la plinthe.

Je branche l'aspirateur et aspire araignées (que j'épargne d'ordinaire, contrairement à Corine), toiles récentes ou anciennes, mouches, moustiques, moucherons, scarabées, corps secs, noirs, beiges ou bleutés.

La menthe ainsi que le basilic ont résisté aux fortes chaleurs de juillet. Mais les persils plats et frisés non. Je parfume ma salade avec les feuilles de basilic et de menthe du jardin.

Puis dormir encore. Faire la sieste.

lundi 31 juillet 2006

Je me mets en route vers dix-sept heures. J'ai retardé l'instant de me promener comme je retarde l'instant de commencer à écrire ou d'échanger le premier baiser.

J'aime cette idée de considérer la colline comme un grand écritoire. La colline est chargée de souvenirs comme une table de livres. Je passe devant le verger où Corine et moi faisons l'amour la nuit, le pré où j'ai pique-niqué avec Monique et Nathalie, le champ d'où j'ai appelé Jeanne au téléphone, le banc où Corine, Monique et moi nous sommes assis la première fois que nous sommes venus ici, un premier janvier pour regarder la vallée sous la neige et la rivière scintillante.

Derrière moi, un bosquet de peupliers frémit sous le vent. Face à moi, les plants de vigne alignés.

Une voiture blanche s'arrête. Une dame au visage rouge et aux cheveux blancs m'interpelle :

« On est bien ici hein ?

– Oui.

– Vous êtes à Viserny pour les vacances ?

Chez qui ?

– Chez Monsieur Plant.

(Elle se tourne vers une très vieille dame tassée à la place du mort)

– Il est chez l'anglais ! (À moi) Alors vous connaissez le Paul ?

– Celui qui habite la grange à côté de Mireille ?

– Voilà. C'était mon frère. Vous savez qu'il est mort ?

– Oui, c'est triste.

– Bon, ben, c'est comme ça. Vous voyez, là à gauche, c'est nos vignes.

– Ah, très bien.

– Ah, on est bien ici, hein ? C'est agréable hein ?

– Oui.

– Bon, ben bonne soirée. »

Elle redémarre. C'est vrai qu'on dirait un paradis cette colline. C'est normal que je sois au paradis puisque je suis vertueux. Je suis le seul au paradis parce que je suis le seul pur. Le seul qui ait suivi l'exercice de Franklin durant treize semaines. J'habite mon paradis à moi, un paradis où je peux me comparer à moi-même et me juger bon. J'attends les disciples.

Avant de m'asseoir sur ce banc où je connais depuis quelques minutes une vie sociale intense, j'ai rendu visite aux ânes. En montant la colline, j'ai d'abord observé deux pâtures vides. En m'approchant du plus grand pré, mon cœur se serre. Et si les ânes avaient eux aussi quitté la colline ? Le pré est vide. Je reste interdit. C'est la première fois que je vois ce pré sans ânes. Le sac en plastique contenant le pain sec, le cahier sur lequel j'écris, et un morceau de chocolat que m'a donné Éléonore il y a deux mois, pend absurdement à ma main.

Puis dans la cabane en tôle ondulée, une queue noire s'agite. Je brandis mon sac en plastique.

Trois naseaux blanc apparaissent. J'appelle. Sept ânes s'extirpent de la cabane minuscule et descendent avec circonspection jusqu'à moi.

Je distribue le pain sec en écartant les mouches dont leurs yeux sont couverts. Sept disciples, c'est un début de mouvement.

Mardi 1^{er} août 2006

Je marche sur le plateau. Les blés ont été fauchés. Le vent souffle. Jésus marchait donc devant ses disciples. Il avait des idées que les autres n'avaient pas encore eues parce qu'il marchait devant. S'il était resté assis à enseigner au temple, il n'aurait pas eu d'idées du tout, et sa vie aurait été plus tranquille.

Discours aux Ânes

Écoutez Ânes !

Me voici devant vous, un sac en plastique rempli de pain sec à la main. Je vais distribuer ce pain entre vous. Cette distribution, je la ferai la plus généreuse et la plus équitable possible. Cependant, Ânes, ne croyez pas que si j'ai apporté ce pain sec, c'est pour rétribuer votre attention. Que vous écoutiez ou non mon discours, le pain sera, comme d'usage, distribué.

(Ici, on distribue le pain aux ânes)

Voilà qui est fait. À présent que voici satisfaite votre gourmandise, laissez-moi vous dire les sentiments que m'inspirent votre état.

Vous demeurez là tranquilles, au flanc de cette colline. Vous regardez passer les saisons. En automne la boue crotte votre robe. En hiver, vous vous serrez dans la cahute de tôle ondulée. Au printemps, le désir vous fait braire dans la nuit. En été,

des essaims de mouches se collent à la commissure de vos yeux.

Donc, Ânes, vous n'ignorez pas les désagréments de la vie. Mais voyez aussi combien votre situation est enviable au regard de celle de vos ancêtres.

Esclaves du plus humble des humains, ils endossaient toutes les charges et toutes les humiliations descendues en cascades depuis le sommet de la société. L'homme chargeait leurs dos des plus lourds faix, et se vengeait sur son âne des avanies qu'il venait de subir. Que le maître ait été injurié par plus puissant que lui était prétexte à coups de bâton, sur le dos, sous le ventre, sur les naseaux de son âne. Leurs larges oreilles sensibles étaient abreuvées des insultes les plus variées.

Et quand, à l'issue d'une vie d'humilité et de labeur, les forces les abandonnaient, couic, le couteau du boucher tranchait leur encolure, et mêlée à d'autres viandes la chair de vos aïeux était transformée en saucisson.

Encore aujourd'hui, Ânes ! au Caire comme à Marrakech, vos frères connaissent ce triste sort du plus humble serviteur du plus humble des humains.

Mais vous ? Vous voilà, indolents, paisibles, estivants permanents dans cette montagne. On vient en famille vous admirer. On se presse contre des barbelés pour vous tendre une offrande de pain. Et vous, lointains, méditatifs, vous condescendez parfois à descendre jusqu'à

vos adorateurs pour saisir d'une lippe arrogante le met tendu. Peu vous chaut cette nourriture. Votre propriétaire a, quoi qu'il en soit, soin de garnir votre pâture de foin surnuméraire, de sel propitiatoire, et de remplir votre baignoire d'eau potable.

Donc ce pain que je vous offre est pour vous un luxe et non une nécessité. Et quand je distribue ce pain qu'observe-je ? Oreilles rejetées en arrière, bourrades, ruades, morsures. Vous vous chameillez sans souci de justice et laissez le plus fort, le plus méchant, le plus dominateur parmi vous s'emparer de la plus grande part de ce que je vous offre.

Voilà : le progrès vous a apporté la satisfaction de tous vos besoins, mais le communisme réel ne semble pas réaliser la paix entre vous. Oui, Ânes, quoique vivant dans un paradis objectif, vos âmes sont toujours agitées de passions mauvaises.

Vous ne pouvez vivre seuls, et lorsque d'aventure on vous sépare les uns des autres, tout le pays résonne de vos cris de désespoir. Mais vous ne savez vivre ensemble que dans la compétition. Tout est motif à querelles entre vous : la place dans la cahute, la prééminence devant le tas de foin, la jouissance des ânesses, de l'ombre et du pâturage.

Nous vous rêvions pacifiés. Nous espérons vous voir partager avec équité, place, subsistance et femelles. Chacun à son tour. Chaque âne recevant une part égale.

Mais cet arrangement ne vous convient pas, je le vois. Outre la satisfaction de vos besoins naturels, il vous faut aussi celle de votre orgueil. Car cet orgueil est encore le bien le plus cher à l'animal le plus humble de la terre.

Bon, laissez-moi vous dire, Ânes, le fond de ma pensée. Je suis heureux de vous savoir aussi méchants. Pourquoi l'ami de la vertu que je suis se réjouit-il de vous voir aussi obstinément vicieux ? Je confesse ignorer la réponse à cette question.

Je vous vois nourris, soignés, protégés non pour ce que vous faites mais pour ce que vous êtes. Sachez que cet état, je l'envie, je l'approuve, je l'encourage, et j'encourage chacun à vivre selon votre modèle.

Permettez-moi donc de vous féliciter pour votre absence de vergogne, de vous remercier de votre silence, et de vous saluer jusqu'à demain où je reviendrai porteur d'une nouvelle offrande de pain sec.

mercredi 2 août 2006

Treize heures vingt-neuf. Adossé à un cerisier face à la vallée. Le vent souffle.

Je suis en colère.

Marre de penser. Marre d'être seul. Marre de marcher devant comme le petit cheval de la chanson, tous derrière, tous derrière et lui devant. Marre de faire travailler des dramaturges, des scénographes, des régisseurs, des comédiens, des

attachés de presse, des relations publiques, des graphistes, des journalistes, des directeurs de théâtre, des professeurs d'université, des archivistes.

Marre d'être aimable, ouvert, disponible, accueillant, serviable, utile, positif avec les uns et désagréable, buté, overbooké, méprisant, arrogant, critique avec les autres.

Et pourquoi Franklin n'a-t-il pas été foudroyé lui aussi, comme le petit cheval blanc ? À force de tenter la foudre ! Si on ne veut pas être foudroyé, il faut savoir rentrer dans la foule. Ne pas rester seul bêtement devant, brave, mais foudroyé.

Les ânes aussi peuvent connaître des colères terribles. J'ai vu un vieux mâle que j'avais surnommé Saddam, traverser une barrière de barbelés pour fondre sur un jeune mâle qui le provoquait. Il l'a mordu à l'encolure et traîné jusqu'au bas du pré. Le jeune mâle s'est échappé brayant et ensanglanté. Le vieux mâle est allé le rechercher en haut du pré et l'a redescendu de la même façon. Il a recommencé trois fois, et l'aurait tué ainsi si je n'étais intervenu pour les séparer.

Je tourne la tête, et à dix mètres du cerisier auquel je suis adossé je vois un renard qui me regarde écrire. Nous nous considérons mutuellement. Puis il tourne les talons et s'enfuit.

Le premier renard que j'ai rencontré rôdait dans le cimetière juif de Beyrouth sur la ligne verte.

Quatorze heures vingt.

En chemin dans les bois. Observé deux biches dans une clairière qui tournaient ensemble dans une sorte de danse. Elles m'ont vu et se sont enfuies dans les bois.

Jésus marchant devant ses disciples. Des idées bizarres lui venaient en chemin. Il les ruminait sur la route. Le soir, il les partageait avec ses disciples. Pas toutes. Il devait garder pour lui les plus dangereuses, les plus amères, pour protéger ses disciples qui n'étaient pas prêts à porter toute la vérité.

Discours aux Biches

Ô Biches ! Comment vous prêcher l'humilité, alors que vous n'êtes que pusillanimité ?

Quand je passe devant des chasseurs aux aguets, j'observe d'abord si je suis à portée. Si tel est le cas, j'examine comment m'échapper. Puis j' imagine la riposte. Comment isoler un chasseur. Le tuer par surprise. Lui voler son arme. Et ensuite, méthodiquement, désorganiser leur ligne de tir. Les uns après les autres, les liquider.

Je m' imagine souvent en sous-commandant Marcos des biches de Viserny.

Discours au Renard

Ô Renard ! Tu as raison d'égorger les poulets. Et plus encore que de voler ta subsistance, je t'approuve de massacrer

beaucoup plus de volailles que tu ne pourras en emporter.

Je milite pour que les ânes, les biches, les renards, prennent la parole pour eux-mêmes – ce qui n'est pas pour demain – et agissent par eux-mêmes -ce qu'ils font depuis toute éternité-.

Avec les animaux de la colline, j'ai trouvé mes disciples. Je suis certain qu'ils ne répèteront pas mon enseignement, qu'ils ne le déformeront pas, et qu'il demeurera vierge, intégral et préservé dans leur cervelle.

Avec les douze meilleurs de ces animaux, comme Franklin, je monterai ma Junte.

jeudi 3 août 2006

Monté à pieds jusqu'à la chapelle Sainte-Christine. Assis sur une pierre tombale dans le cimetière, je regarde l'orage s'avancer dans la vallée. Un rayon de soleil illumine encore la butte de Thil. Le Morvan est submergé par les nuages. Une goutte tombe sur le i de jeudi sur mon cahier. La butte de Pisy est absorbée à son tour dans le gris. Puis Époisses et la vallée. Les gouttes d'eau grêlent mon papier. Je descends jusque dans la chapelle ; la porte est bloquée par une chaîne retenue par un clou de charpentier rouillé.

Dans la pénombre de la chapelle déserte, j'entends la pluie battre les ramures des arbres, puis les vitres et le toit de mon refuge.

La pluie s'est arrêtée. Je me suis réfugié dans cette chapelle pour me mettre au sec, et j'y reste pour finir d'écrire ces lignes. Je caresse le projet d'être enterré dans ce cimetière, en haut de cette colline. Je ne sais pas si ce sera possible. Je suis un étranger, vivant dans la maison d'un étranger. L'Écrivain qui loue chez l'Anglais, comme ils disent ici.

L'humilité, c'est se mettre en situation de subir des refus, des avanies, des humiliations. Pas d'humilité sans orgueil à bafouer. C'est une tâche sans fin que d'être humble, comme c'est un travail sans relâche que de vouloir devenir clown. L'orgueil nécessaire et l'imbécillité indispensable vont main dans la main.

L'orage a repris. Il justifie à nouveau ma présence. Si quelqu'un fait irruption et me demande : Que faites-vous ici ? Qu'écrivez-vous ? Je répondrai : Je m'abrite de la pluie.

Les avions de la base militaire de Dijon passent en hurlant au dessus des collines. Je rêve de descendre un de ces avions. Aujourd'hui, descendre un avion israélien qui bombarde le Liban serait le plus grand plaisir que je pourrais me procurer.

Tandis que le soleil entre par la porte de bois, je note les autres pensées mauvaises qui ont hanté ma nuit d'insomnie.

Prendre les affaires de Corine qui demeurent à Viserney, et les jeter à la poubelle.

Arrêter l'écriture de Treize semaines de vertu. Annuler les représentations au Château de La Roche-Guyon. Faire sentir à tous ceux qui travaillent pour ou avec moi – et que j'ai le

sentiment de servir – que c'est de moi seul qu'ils dépendent. Tirer sur leur laisse pour alléger celle qui enserme mon propre cou. Ne pas écrire sagement ce journal sur mon cahier, mais le prendre avec tous les autres cahiers contenant le journal de ces treize semaines de vertu et les brûler.

La pluie s'est arrêtée à nouveau. Le vent n'agite plus la ramure des arbres. Le roulement des moissonneuses-batteuses-lieuses a repris dans la plaine.

Je vais sortir et reprendre mon chemin en direction de Champ d'Oiseau par les bois.

Dix-sept heures trente-deux. Sur le plateau, au dessus de Champ d'Oiseau, en face de la cerisaie. Je marche dans les sous-bois. Mes pieds chaussés de sandales foulent l'herbe mouillée, la boue, l'humus, frôlent les crottins de chevaux et les merdes de chiens.

Enfant, je détestais marcher à marée basse sur les rochers couverts de varech. J'imaginai sous la plante de mes pieds un univers glauque, de plantes et d'animaux archaïques qui m'aspiraient vers le bas, vers leur monde informe, vaseux, trouble, un monde de corps flasques et de mouvements ondoyants.

Pourtant, c'est de là que je viens.

vendredi 4 Août 2006

Treize heures six. Assis dans un verger.

Ce matin, pour répondre à l'instruction de Frédéric Révérend, je suis allé acheter du cresson

au marché de Montbard. Mais le maraîcher m'explique que ce n'est pas la saison du cresson. Je vais au supermarché Casino de Montbard. Des clients ont renversé des tomates qui jonchent le sol. Les caddies roulent dessus : si j'étais vraiment humble, je me baisserai pour les ramasser. Là non plus, pas de cresson. Ni en botte, ni en sachet, ni en surgelé. Je roule jusqu'à Semur-en-Auxois. À l'Intermarché, pas de cresson. Au Petit Casino, la gérante me dit : « Personne nous en demande jamais du cresson. » À l'hyper ATTAC idem. Apparemment, le cresson n'est pas l'humble plante économique que s'imaginent Frédéric Révérend. Si je devais vraiment faire un repas de pauvre, il me faudrait acheter une pizza surgelée que je réchaufferais au micro-ondes.

Il est midi, les magasins ferment.

De retour dans ma cuisine, je prends une botte de carottes, je coupe les fanes que je range, je fourre les carottes dans un sac plastique. Je prends les sécateurs, des gants de jardinier et emprunte le sentier de Senailly. En route, j'ai observé des orties, des pissenlits, de l'oseille poussant dans les bas-côtés. D'humbles herbes. Elles poussent n'importe où, parmi les détritiques, sur les remblais. Les promeneurs pissent dessus comme je le fais en regardant le paysage. Je les laverai donc, et les cuisinerai en panade avec du pain sec. Ainsi, je partagerai exactement la même nourriture que les ânes. Et peut-être acquerrai-je la même tranquillité qu'eux.

Les deux ânes sont toujours là. Ils accourent tandis que j'agite le sac plastique. Je distribue les

carottes. Puis, dans le bas côté face à leur pré, je cueille des feuilles de pissenlits, d'orties.

Je cuisine une panade de fanes de carottes, de pissenlits, d'orties et d'oseille, et de pain dur.

Les fanes de carottes en hommage à Socrate : la carotte et la cigüe, tout ça c'est la même engeance. Socrate m'énerve. Comme lui, je pose tout le temps des questions. J'écris des spectacles à partir d'enquêtes. Cet exercice de Franklin que je pratique depuis douze semaines et demie est une manière d'accoucher de moi. Quelle phrase prétentieuse ! Vraiment, rien de plus pédant, prétentieux, arrogant que cet humble professeur de vertu que je prétends être.

Quinze heures dix-neuf. Sur la terrasse.

Je me suis servi trois fois de mon brouet. Il a un goût de mauvaise herbe, d'herbe folle. Je ne sais pas si je pourrais en faire mon pain quotidien. C'est un plat maigre pour un vendredi. Un plat de maraudeur.

En mangeant, j'ai lu le récit du dernier repas de Jésus, et de son arrestation dans *l'Évangile selon Saint Marc* :

Pour la seconde fois, le coq chanta. Pierre se rappela ce que lui avait dit Jésus : avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois. Et il éclata en sanglots.

samedi 5 août 2006

Treize heures quinze.

Dernière journée de l'exercice de treize semaines.

Dernière journée de la semaine de l'humilité. Avant d'observer la dernière instruction de Frédéric, je relis dans l'*Évangile selon Saint Marc* (chapite XIV) :

Un jeune homme suivait Jésus, nu, enveloppé dans un drap. Au jardin de Gethsémani, les soldats se saisirent de lui, mais il abandonna le drap et s'enfuit, nu.

Je peste depuis ce matin contre Frédéric Révérend. J'ai d'abord été tenté de prendre un drap housse, d'y percer trois orifices pour la tête et les deux bras pour me confectionner une forme de poncho. Mais cet arrangement m'a semblé d'une part contraire à la vertu d'économie prônée par Franklin, et d'autre part un détournement de l'intention de Frédéric. J'ai donc choisi un grand drap blanc dans lequel je me suis emmitouflé. J'ai constaté que je pouvais le porter comme une toge, mais qu'il me faut une fibule pour tenir le pli qui me permet de sortir le bras droit. N'ayant trouvé aucune épingle à nourrice dans la maison, j'opte pour une pince document qui rassemble le tissu au niveau de la poitrine.

Le vêtement ainsi constitué demeure très inconfortable. Il traîne au sol, je me prends les pieds dedans. Il m'oblige à économiser mes déplacements dans la maison ainsi que mes mouvements. Craignant de l'enflammer je m'abstiens d'allumer du feu sur la cuisinière à gaz.

Je me renverse l'eau bouillante de la bouilloire électrique sur les jambes en trébuchant sur le drap.

Après la douche, il me faut renouer le drap. J'essaie, avec une série de nœuds, de me constituer une sorte de sari qui me fait ressembler au Mahatma Ghandi. Je vérifie alors ce dont je me doutais : plus un vêtement est simple, plus son arrangement demande un savoir-faire particulier.

Seize heures cinquante-sept. Je viens de passer deux heures devant mon ordinateur à écouter mes entretiens téléphoniques avec Frédéric Révérend. Dehors, il pleut. L'air est humide. J'aime cette odeur de foin mouillé. Il fait froid. J'ai les pieds nus. Immobile devant mon ordinateur, je ne parviens plus à me réchauffer. Si j'ai organisé ma journée pour ne pas avoir à sortir de la maison, m'évitant ainsi le ridicule de traverser le village vêtu de mon drap, je n'ai pas anticipé la vague de froid qui vient de succéder à la canicule. Je m'allonge sur le divan, et remonte le drap sur mes pieds.

Je songe à ce mystérieux jeune homme. Saint Marc est le seul à l'évoquer. Il n'a pas de nom. Il ne possède rien que ce drap, et ce seul bien, il l'abandonne aux mains des soldats qui veulent le saisir. Il n'emporte avec lui que sa fuite.

Je me souviens de cette expression de mon père : Je me présente à vous vêtu de lin blanc et de probité candide. Que penserait-il de cet exercice, lui qui prônait une morale sans obligation ni sanction, lui qui ne croyait pas l'homme perfectible, mais pratiquait la vertu et me l'a enseignée ? Trouverait-il le fait de passer une

journee emmitouflé dans un drap, ridicule ? Intéressant ? Ou n'en dirait-il rien comme il faisait le plus souvent ?

Vingt et une heures trois. Dans le salon.

Enveloppé dans mon drap, j'ai profité en fin de journée d'un rayon de soleil pour m'asseoir sur la terrasse et dénoyauter les cerises. Mes mains sont couvertes du jus écarlate des fruits. Je transperce le corps des cerises de mon couteau. Des taches rouges maculent le drap.

Lentement, je prépare le dîner. J'ai des gestes de convalescent ou de vieillard. Le drap contraint tous mes mouvements. Il suffirait que je le laisse glisser au sol. Nu, je ferais tout plus facilement. Mais, je me suis attaché à ce drap qui est mon unique protection contre le froid et l'humidité ; ce drap qui me contraint, discrètement mais fermement et qui me donne une forme. Frédéric Révérend avait-il pour intention avec cette contrainte, de me faire sentir le poids de la vertu, de ces valeurs qui contraignent d'autant plus impérativement ma vie qu'elles reposent impalpables comme ce drap sur mes épaules ?

Il est vingt et une heures dix. Dans deux heures et cinquante minutes j'aurai fini de pratiquer mes treize semaines de vertu.

Je me demande si ces treize semaines ne furent pas destinées à me conforter dans le sentiment de l'excellence de mon éducation. Treize semaines pour rien. Treize semaines pour convaincre le poussin que c'est bien de l'œuf qu'il lui fallait éclore.

À minuit, serai-je un meilleur citoyen ? Un meilleur ami ? un meilleur amant ? Serai-je affranchi de la peur ? Serai-je devenu exemplaire ? Serai-je plus ou moins heureux qu'avant ?

À qui, à quoi suis-je utile en accomplissant cet exercice ? Qui sera satisfait ? Qui sera déçu des résultats de ces treize semaines ?

Pendant treize semaines, j'ai cumulé les pratiques de la sobriété, du silence, de l'ordre, de la résolution, de l'économie, de l'application, de la sincérité, de la justice, de la modération, de la propreté, de la tranquillité, de la chasteté, et de l'humilité.

En attendant minuit, je m'amuse à lister les vertus réclamées par mon époque : l'humour, la séduction, l'équilibre, le dynamisme, la créativité, la disponibilité, la tolérance, l'ambition, la prévoyance, la convivialité, la flexibilité, l'autonomie, la compassion.

Je me lève et vais me peser dans la salle de bain. J'ai maigri de treize kilos. C'est un nombre satisfaisant. Il impressionne mes interlocuteurs quand je le mentionne. Moi, j'ai l'impression de marcher à côté d'un autre corps que le mien. Il faut que je m'habitue à ce nouveau personnage que je suis devenu.

Une nouvelle vie va-t-elle commencer pour moi, lorsque je me serai dépouillé de mon drap, comme d'une ancienne peau ?

Je n'ai pas de réponse à ces questions. Donc, puisque j'ai encore deux heures quarante-deux à tuer avant la fin, je vais me remettre au travail. On verra bien à minuit si j'ai conservé le drap, s'il a glissé ou si je m'en suis débarrassé.